LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE
286
PRINTEMPS 2024

1954, LA FIN DE L'INDOCHINE FRANÇAISE

L'ENTRETIEN
CHLOÉ DUVIVIER

CAHIER CENTRAL
LA BATAILLE DE DIÊN BIÊN PHU

UNE PUBLICATION DU MINISTÈRE DES ARMÉES : SECRÉTARIAT GÉNÉRAL POUR L'ADMINISTRATION
DIRECTION DE LA MÉMOIRE, DE LA CULTURE ET DES ARCHIVES

***Les Hussards*, n° 297, Jacques Ernotte, peintre officiel des armées, acrylique sur toile, 1988.**
© Jacques Ernotte / DELPAT / ministère des Armées

INDOCHINE
1954-2024

L'année 1954 marque la fin d'une séquence coloniale amorcée moins d'un siècle plus tôt avec les premières expéditions du Second Empire en Cochinchine.

Le 20 juillet 1954, les accords de Genève mettent en effet un terme à une présence quasi séculaire et à un conflit que, au lendemain de la capitulation japonaise et de la proclamation de l'indépendance vietnamienne par Hô-Chi-Minh, le bombardement du port de Haïphong par l'armée française en novembre 1946, avait rendu inévitable.

Cette guerre d'Indochine, si lointaine, a engagé des effectifs militaires considérables et s'est inscrite très vite dans un contexte international marqué par la rivalité Est-Ouest. Elle a connu son épilogue avec la bataille de Diên Biên Phu qui, si elle n'a pas marqué la fin du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient, a sonné le glas des espoirs français de l'emporter rapidement.

Cette nouvelle livraison des *Chemins de la mémoire* s'inscrit dans le cadre des commémorations du 70e anniversaire de cette bataille dantesque et de son issue tragique pour les combattants français. Originaires de métropole, mais aussi de tous les territoires composant alors l'Union française, ceux-ci ont livré, dans des conditions particulièrement éprouvantes, un âpre combat de 57 jours contre les forces de l'armée populaire vietnamienne. Le cahier central expose les grandes phases de cette bataille, ainsi que ses conséquences.

Au-delà de l'histoire du conflit et de ses actuelles commémorations, dont la journée nationale du 8 juin 2024 marquera le point d'orgue, ce numéro revient enfin sur le travail de mémoire effectué par les jeunes élèves d'un lycée des Côtes d'Armor.

Au travers du soutien qu'elle leur accorde, la direction de la mémoire, de la culture et des archives du ministère des Armées témoigne de son engagement au profit de la transmission de cette mémoire combattante.

Bonne lecture !

Evence RICHARD
Directeur de la mémoire, de la culture et des archives

Insigne du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient
Numéro d'inventaire : 2015.1.1.7
© Paris Musées / Musée de la Libération de Paris - musée du Général Leclerc - musée Jean Moulin

CAHIER CENTRAL **286**
La bataille de Diên Biên Phu

MINISTÈRE DES ARMÉES
Liberté
Égalité
Fraternité

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE
Ministère des Armées
Secrétariat général
pour l'administration
Direction de la mémoire, de la culture
et des archives
Sous-direction de la mémoire
combattante
Bureau de l'action pédagogique
et de l'information mémorielles
60, boulevard du général Martial Valin
CS 21623
75700 Paris Cedex 15
Abonnement/résiliation
dmca-cheminsdememoire.redac.fct@intradef.gouv.fr

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Evence RICHARD (DMCA)

RÉDACTEUR EN CHEF
Arnaud PAPILLON (BAPIM)

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE
Sophie POIRMEUR (BAPIM)

COMITÉ DE RÉDACTION
Marie-Laurence TEIL (Sous-directrice)
Maurice BLEICHER (BM2C)
Alexandra DERVEAUX (BPLM)
Catherine DUPUY (ECPAD)
Gilles FERRAGU (SHD)
Margot MARIE-CATHERINE (ONaCVG)
Marie-Christine NICOLAS (BPLM)
Guillaume PICHARD (BPLM)
Isabelle SOLANO (SDPC)
Bérénice VALCKENAERE (BAPIM)

RESPONSABLE DE LA VERSION NUMÉRIQUE
Agnès PONTNEAU (BAPIM)

RESPONSABLE DE LA GESTION DES ABONNÉS
Frédéric GUÉNARD (BAPIM)

CHEF DE LA MISSION COMMUNICATION
Alexandra BRIAND-VÉRITÉ (SGA/COM)

MAQUETTISTE/GRAPHISTE
EGCA - Tulle

IMPRESSION ET ROUTAGE
EGCA - Tulle
2, rue Louis Druliolle
CS 10290 - 19007 Tulle Cedex

N° ISSN : 1150-70 55
TIRAGE : 23000 EXEMPLAIRES
Dépôt légal : 1e trimestre 2024

Le site Internet *Chemins de mémoire* propose des dossiers sur l'actualité mémorielle et des articles historiques pour aller plus loin.
Retrouvez également les anciens numéros des *Chemins de la mémoire* dans la rubrique « Histoire et mémoires ».

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE
286
PRINTEMPS 2024

SOMMAIRE

L'ÉVÉNEMENT
70e anniversaire de la fin de la guerre d'Indochine 6/7

LE DOSSIER
1954, LA FIN DE L'INDOCHINE FRANÇAISE 8/13

L'ENTRETIEN
Chloé Duvivier 14

L'ACTEUR
Le mémorial des guerres en Indochine 16

RELAIS
Des lycéens à Diên Biên Phu 17

CARREFOUR (S) 18

57

C'est, en nombre de jours, la durée de la bataille de Diên Biên Phu.

L'AGENDA

AVRIL
28
Journée nationale du souvenir des victimes et des héros de la déportation.

MAI
8
Commémoration de la victoire du 8 mai 1945.
12
Fête nationale de Jeanne d'Arc et du patriotisme.
27
Journée nationale de la Résistance.

JUIN
8
Journée nationale d'hommage aux morts pour la France en Indochine.
70e anniversaire de la bataille de Diên Biên Phu.
18
Journée nationale commémorative de l'appel du général de Gaulle le 18 juin 1940 à refuser la défaite et à poursuivre le combat contre l'ennemi.

Capitaine de vaisseau Frédéric Daumas
Attaché de défense à l'ambassade de France à Hanoï
La Rédaction

70e ANNIVERSAIRE
DE LA BATAILLE DE DIÊN BIÊN PHU

Au Vietnam et en France, les commémorations du 70e anniversaire de la fin de la guerre d'Indochine veulent honorer les anciens combattants, permettre la transmission de leur souvenir et renforcer le lien franco-vietnamien.

Diên Biên Phu : un nom emblématique pour les Vietnamiens, porteur de souvenirs tragiques pour les Français. À l'occasion des 70 ans de la bataille, des commémorations importantes sont organisées sur place, auxquelles la France est invitée. Si le message du ministère des Affaires étrangères vietnamien est « Ne pas oublier le passé, mais surtout regarder vers l'avenir », diverses actions ont également été entreprises par la France pour rendre hommage à ses soldats, perpétuer le souvenir de la bataille et coopérer pour l'avenir.

Des dépouilles rapatriées grâce à un travail de coopération

La bataille de Diên Biên Phu a, du 13 mars au 7 mai 1954, fait de très nombreuses victimes dans les deux camps. Côté français, on déplore environ 3 500 morts et disparus, des centaines de blessés et 10 300 prisonniers. Du côté vietminh, les pertes sont estimées à environ 8 000 morts et 15 000 blessés. Aucun soldat mort pour la France n'a pu recevoir de sépulture perpétuelle, ou être rapatrié à la fin de la bataille. Les corps reposent encore presque tous sur place.

Treize soldats ont été rapatriés au mémorial des guerres en Indochine, à Fréjus, en 2005. Six autres ont été retrouvés récemment et signalés aux autorités françaises. Leurs dépouilles ont été exhumées le 26 mars dernier, lors de cérémonies franco-vietnamiennes et en présence de son excellence Olivier Brochet, ambassadeur de France au Vietnam. Les corps doivent être prochainement rapatriés en France, où des recherches en identité seront conduites. Ils ont vocation à rejoindre les cimetières familiaux ou le mémorial de Fréjus, comme la Secrétaire d'État auprès du ministre des Armées, chargée des Anciens combattants et de la Mémoire, Patricia Mirallès, s'y était engagée devant l'Assemblée nationale, le 28 mars 2023.

En 2023, les autorités vietnamiennes ont agrandi l'aéroport de Diên Biên Phu, afin de désenclaver la province. En amont de ces travaux, en avril 2023, le ministère des Armées a organisé, avec l'Institut national des recherches archéologiques préventives (INRAP), une formation au profit des responsables vietnamiens, pour les aider à gérer des cas de découverte de restes humains. Deux corps avaient été retrouvés lors de la phase préparatoire des travaux, actuellement rapatriés. Les autorités locales travaillent, sur ce sujet, en pleine coopération avec l'ambassade de France.

Au Vietnam, une coopération partenariale…

La mission de défense de l'ambassade de France est chargée, depuis 1998, de l'entretien du mémorial français, construit sur place en 1994 par l'ancien légionnaire Rolf Rodel. D'une manière générale, le 70e anniversaire de la bataille de Diên Biên Phu offre l'occasion de rafraîchir les plaques commémoratives existantes. La coopération avec le comité populaire *[NDLR : l'exécutif du gouvernement provincial]* est, dans ce cadre, très constructive.

L'agence française de développement coopère avec la province pour un projet de gestion des crues de la rivière Nam Rom. En marge de ce projet de développement, deux actions à caractère mémoriel ont été engagées : l'illumination du pont français, et un parcours mémoriel.

Le pont de Muong Thanh, de type Bailey, construit par les Français fin 1953, était jusqu'à récemment le seul pont en dur, aux côtés d'un pont en bois, permettant de franchir la rivière centrale dans la vallée. Encore utilisé aujourd'hui par les motos et les piétons, il sera bientôt uniquement piétonnier. Il a été proposé de mieux le mettre en valeur grâce à un éclairage artistique réalisé par les experts de la ville de Lyon.

… et des initiatives tournées vers la transmission du souvenir

Aujourd'hui, les nombreux vestiges de la bataille sont diversement mis en valeur et les légendes des objets exposés sur place sont essentiellement en langue vietnamienne.

Visiteurs sur la colline Éliane 2 à Diên Biên Phu, mai 2014.
© HOANG DINH NAM / AFP

Il a été proposé aux autorités locales de créer en centre-ville un circuit de découverte de l'histoire, en trois langues (vietnamien, français, anglais) afin de rendre la bataille compréhensible pour tous.

Des photos d'archives françaises vont par ailleurs être offertes au département de la culture de la province par le ministre des Armées, Sébastien Lecornu, afin d'enrichir le musée de de la bataille et le bunker de commandement du général de Castries.

Un hommage aux morts français sera enfin conduit au mémorial français, en amont des grandes cérémonies nationales dans le stade, où 12 000 soldats défileront devant des autorités nationales et internationales.

Ce travail de mémoire s'accompagne aussi d'actions pédagogiques impliquant des élèves français. Ainsi, dans le cadre d'un échange scolaire et culturel, des lycéens du lycée Kerraoul de Paimpol se rendront sur place, du 18 au 20 avril, et seront reçus par le lycée Luong The Vinh de Diên Biên Phu. Cette initiative permettra aux jeunes de visiter les sites et de participer à des activités éducatives, sportives et mémorielles communes. *[NDLR : ce projet, qui bénéficie du soutien de la Direction de la mémoire, de la culture et des archives du ministère des Armées, est à découvrir dans ce numéro, dans la rubrique « Relais »]*

Des cérémonies de haut niveau

Chaque année au Vietnam, les célébrations régionales et patriotiques sont relayées dans tout le pays. Tous les 10 ans, des cérémonies plus importantes sont organisées, qui restent avant tout des événements nationaux à la gloire de l'armée, de l'État, du Parti et du peuple. Une délégation de l'ambassade de France avait assisté aux cérémonies du 60e anniversaire. Pour les 70 ans, la France est invitée à être représentée à haut niveau et les actions de coopération conduites sont beaucoup plus nombreuses qu'auparavant. Elles permettent de renforcer le lien d'amitié franco-vietnamien et de perpétuer la mémoire de nos anciens.

En France, la Journée nationale d'hommage aux morts pour la France en Indochine se déroulera le samedi 8 juin 2024, au mémorial des guerres en Indochine à Fréjus, dans le Var *[NDLR : rendez-vous page 16 pour découvrir ce haut-lieu de la mémoire nationale]*.

Cette date, instituée le 26 mai 2005, correspond à l'anniversaire de l'inhumation du Soldat inconnu d'Indochine dans la nécropole nationale de Notre-Dame de Lorette (Pas-de-Calais), le 8 juin 1980.

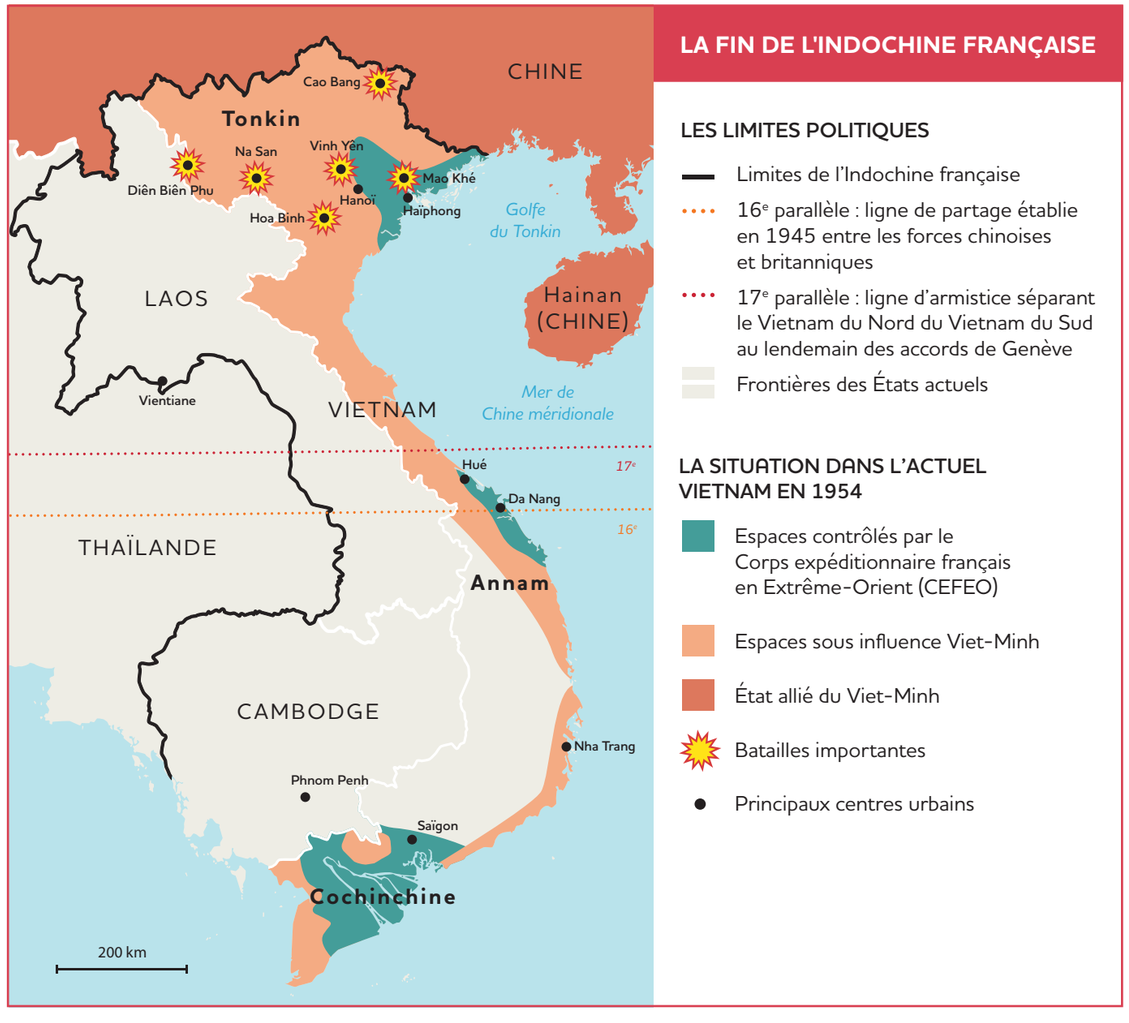
La cérémonie sera présidée par Madame Patricia Mirallès. Elle est organisée par la direction de la mémoire, de la culture et des archives du ministère des Armées, avec le concours de la préfecture du Var, de la délégation militaire départementale du Var et du service départemental de l'Office national des combattants et des victimes de guerre.

Grâce au dispositif de vidéo-captation mis en place par l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense, la commémoration sera retransmise en direct sur les réseaux du ministère des Armées. ■

Hugues Tertrais
Professeur émérite d'histoire contemporaine, histoire des relations internationales, histoire de l'Asie, histoire et statistiques à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne

1954, LA FIN DE L'INDOCHINE FRANÇAISE

En 1954, les accords de Genève entérinent la fin de la présence française en Indochine, presque 100 ans après les premières expéditions militaires menées, sous le Second empire, dans le sud de la péninsule. Hugues Tertrais, professeur émérite spécialiste de l'Asie, revient sur cette histoire mouvementée et son épilogue tragique.



Plusieurs années avant Diên Biên Phu, alors que le Corps expéditionnaire français subit sa première grande défaite à Cao Bang, *Le Parisien* du 21 octobre 1950 consacre une page entière aux « Heures de gloire et d'angoisse en Indochine » : depuis la mort de Francis Garnier au siège de Hanoï, en 1873, jusqu'à la « révolte du Vietminh » en 1945. La guerre d'Indochine s'inscrit en effet dans une longue série de violences, même si celles-ci ne résument pas l'histoire de la « belle colonie ».

Une histoire presque ancienne

Mot magique, l'Indochine paraît contenir symboliquement toute l'Asie. L'Union indochinoise, constituée à la fin du XIXe siècle, ne rassemble-t-elle pas des territoires où l'influence indienne s'affiche (Cambodge, Laos) et celui du Vietnam, où la marque chinoise semble omniprésente ? Et l'Indochine, par son existence même au cœur du continent, ne donne-t-elle pas à l'Empire français son caractère mondial ?

Les premiers voyageurs français arrivent d'ailleurs depuis l'Inde, où ils ont dû laisser l'essentiel de la place aux Anglais dans le cadre des guerres européennes : missionnaires (les Missions étrangères de Paris ont été fondées en 1658) ou marchands, voire les deux comme en la personne de Pierre Poivre (1719-1786), qui navigue jusqu'au Vietnam. À la fin du XIXe siècle, la Marine française explore plutôt les côtes du Pacifique, de la Chine jusqu'au Japon, jetant finalement son dévolu sur le site portuaire de Saïgon.

Le temps est à la conquête coloniale mais il faut environ trente ans pour que se constitue l'Union indochinoise (1863-1893). D'abord la colonie de Cochinchine, autour de Saïgon, annexée à coup de conquêtes et de traités ; puis le Cambodge, placé sous protectorat contre la volonté du Siam voisin *[NDLR : actuelle Thaïlande]* ; ensuite le reste du Vietnam, devenu également protectorat par la force des armes et rebaptisé Annam et Tonkin - contre cette fois la volonté de la Chine ; enfin le protectorat du Laos, essentiellement imposé au Siam. Au total cinq « pays », dirigés depuis Hanoï et Saïgon, qui donnent à cette « Indochine » une position stratégique.

La Seconde Guerre mondiale constitua un coup d'arrêt à cette dynamique. Dominée en Europe par l'Allemagne hitlérienne, la France y perdait sa puissance et sa fonction « protectrice » ; le Japon, allié quant à lui à l'Axe, fort de sa puissance militaire et d'un slogan mobilisateur - « l'Asie aux Asiatiques » -, s'imposait dans la zone.

En Indochine, Tokyo imposa l'usage à son profit des bases militaires tout en tolérant un régime colonial rallié à l'Ordre nouveau (amiral Decoux) ; parallèlement, les traités de protectorat n'existaient plus, redonnant une autorité théorique aux souverains traditionnels – Bao Dai au Vietnam, Norodom Sihanouk au Cambodge, Sisavang Vong au Laos.

Au Vietnam cependant, la « révolution d'août 1945 » créait une nouvelle situation, au profit d'un pouvoir insurrectionnel dont le Vietminh constituait le noyau dur.

Entrée des troupes japonaises dans Saïgon (Vietnam), le 15 septembre 1941.
© Collection Roger-Viollet / Roger-Viollet

Créé par Ho Chi Minh en 1941, il imposa son nouveau pouvoir alors que les forces japonaises refluaient devant celles des États-Unis : le 2 septembre 1945, Ho Chi Minh proclamait à Hanoï l'indépendance du Vietnam alors que le même jour, en baie de Tokyo, les envoyés de l'empereur Hiro-Hito remettaient la reddition de leur pays au général américain Mac Arthur, représentant le président Truman. La guerre d'Indochine pouvait commencer.

De l'imbroglio colonial à la guerre

Dans « l'œil du cyclone » de la guerre du Pacifique, l'Indochine avait, d'une certaine façon, échappé au conflit mondial, mais elle se retrouve en 1945 dans une situation particulièrement complexe. Au niveau international, il ressort de la conférence de Potsdam (fin juillet-début août 1945), réunissant les trois Grands du moment – États-Unis, Royaume-Uni et URSS – que le retour de la France, non représentée à ce sommet, n'était pas envisagé en Indochine. La péninsule se retrouve partagée au 16e parallèle, entre un Nord confié à la Chine républicaine de Chiang Kai-shek, et un Sud attribué aux forces britanniques de l'armée des Indes. Mais ces deux moitiés d'Indochine, au nord et au sud, connaissaient elles-mêmes de profondes transformations : à Hanoï, le pouvoir insurrectionnel issu de la Révolution d'août (Ho Chi Minh) devait composer avec les forces armées chinoises (général Lu Han) et une petite délégation française, qui avait réussi à se maintenir et restait en relation avec Paris (Jean Sainteny). À Saïgon, les envoyés de la France libre (amiral d'Argenlieu), en bonne entente avec les Britanniques, s'employaient à relever ceux qui, loyaux à Pétain (amiral Decoux), avaient géré l'Indochine en collaboration avec le Japon. Si elle ne voulait pas abandonner l'Indochine à son propre destin, et elle n'y semblait pas prête, la France se retrouvait ainsi en situation de la reconquérir, à un moment où elle-même devait à la fois se redéfinir, se réorganiser et se reconstruire.

La Cochinchine (le delta du Mékong) constitue la pierre d'achoppement. Son statut colonial pouvait sembler, du point de vue français, la placer en dehors du problème, mais pas du point de vue vietnamien : l'accord Ho Chi Minh-Sainteny (6 mars 1946) reconnaît l'indépendance du Vietnam, mais au sein de l'Union française, et laisse en suspens le sort de la Cochinchine. La conférence de Fontainebleau, convoquée peu après, s'achève sur un échec (15 septembre). Conçue sur un mode fédéral, la nouvelle Indochine restait à reconstruire, et des accords seront conclus dans ce sens en 1949 : avec le Vietnam (échange de lettres du 8 mars, entre Vincent Auriol et Bao Dai) avec le Cambodge (traité du 8 novembre), et avec le Laos (convention du 19 juillet). Ils forment alors les États associés – à l'Union française. Mais qui dirige vraiment le Vietnam en 1945 ?

Entrée des troupes françaises dans Hanoï, 18 mars 1946.
© Keystone-France / Gamma Rapho

En attendant de le savoir, la place revient aux armes. Au sud, dès leur débarquement en octobre 1945, les troupes du général Leclerc se lancent à la reconquête des environs de Saïgon, puis du delta du Mékong et du Sud en général, où les campagnes restent hostiles, acquises à Ho Chi Minh et au Vietminh, qui s'efface lui-même formellement devant la République démocratique du Vietnam (RDV). Au nord, la coexistence prévue par l'accord du 6 mars 1946 devient problématique entre les forces françaises et celles de la RDV : les graves incidents de la fin de l'année 1946, à Haiphong et Hanoï généralisent l'état de guerre.

L'affrontement paraît total. Face à la France, la RDV conduit une résistance nationale, dont la direction s'installe au nord de Hanoï dans le réduit tonkinois. Ses forces armées, d'abord recrutées au niveau régional, sont placées sous l'autorité du général Vo Nguyen Giap et ses zones libérées sont réparties sur tout le territoire, où seule la monnaie Ho Chi Minh a cours. Ses réseaux clandestins se développent par ailleurs au sein même de la population. Pour sa part, la France envoie sur place ses propres forces, légionnaires compris, mais aussi des troupes coloniales, puisées notamment en Afrique du Nord, et mobilise les « armées nationales » nom donné aux unités mises en place par les États associés constitués en 1949 – 54 800 hommes à cette date, sur un total d'environ 185 000 hommes (environ 29 %).

L'élargissement du conflit

Après quelques années de guerre sans solution militaire, mais dans un environnement international explosif, tout concourait à ce que le conflit change de dimension : son coût croissant pour les finances publiques françaises et le recours à l'aide des États-Unis, le contexte de guerre froide et la révolution chinoise aussi, événement considérable à l'échelle planétaire, mais aux implications locales non moins considérables.

Sur place, la France ne reconnaissant pas la RDV, la guerre se focalise d'entrée de jeu sur le contrôle du territoire, dans une situation décrite avec justesse par l'Orientaliste Paul Mus dans *Vietnam, sociologie d'une guerre* (1952) : aux Français les villes et l'essentiel des routes, aux Vietnamiens les campagnes, le pays « profond », où vit la grande majorité de la population, qui se consacre elle-même aux activités agricoles. La France pouvait ainsi y maintenir son contrôle et la RDV le contester. Le rapport de forces oppose d'un côté les forces de la RDV (le « Vietminh »), qui se constituent d'abord localement, sans appui extérieur, et sont placées au plus haut niveau et du début à la fin sous l'autorité

Poignée de main entre le vice-président des États-Unis Richard Nixon et un soldat du BMI (Bataillon de marche indochinois) Laï Cac, 1953.
© Jean Péraud/ECPAD/Défense

du général Vo Nguyen Giap, ministre de la Défense et assuré lui-même de la confiance de Ho Chi Minh ; de l'autre les forces françaises, relevant du budget national, mais progressivement « jaunies » (selon le mot de l'époque) par des recrutements locaux et l'apport des armées « nationales ». L'ensemble rassemblera près de 500 000 hommes en 1954 (476 000) et aura vu passer huit commandants en chef successifs, depuis Leclerc en 1945 jusqu'à Navarre lors de Diên Biên Phu, en passant par le prestigieux général de Lattre en 1951 ou le « mandarin » Salan, grand connaisseur du terrain.

Les combats montent eux-mêmes progressivement en puissance. Du côté français, le temps est à la reconquête : il s'agit d'abord d'opérations, menées à partir des villes et des camps qui y sont installés, ou à proximité : d'une durée de quelques heures ou de plusieurs semaines, trois cent soixante-treize ont pu être comptabilisées, soit une par semaine du début à la fin du conflit. Dans le camp adverse, le mot d'ordre est bien sûr de résister à ces opérations, en s'accrochant au territoire, qu'il convient de tenir, de protéger et, si nécessaire, de défendre. Affublées d'un nom de code (prénom, souvent féminin, nom de lieu ou d'animal), ces « opérations » n'ont d'abord qu'un caractère local, mais certaines apparaissent plus complexes – ainsi, en août-septembre 1952, l'opération *Camargue* s'attaque au secteur « vietminh » dit de la « rue sans joie », dans le centre Vietnam. Elles combinent les forces terrestres, la Marine et des forces aériennes. D'autres, ensuite, ont un caractère plus stratégique, comme en 1953 l'opération aéroportée *Castor*, vouée à « coiffer » (occuper) la « cuvette » de Diên Biên Phu, située en secteur adverse. Viennent, enfin, les grandes batailles qui mettent en jeu des

unités constituées : sept ont retenu l'attention, localisées au nord : Cao Bang (1950) ; Vinh Yen, Mao Khé-Dong Trieu, le Day (1951), Hoa Binh (1951-1952) ; Na San (1952) ; Diên Biên Phu enfin (1954).

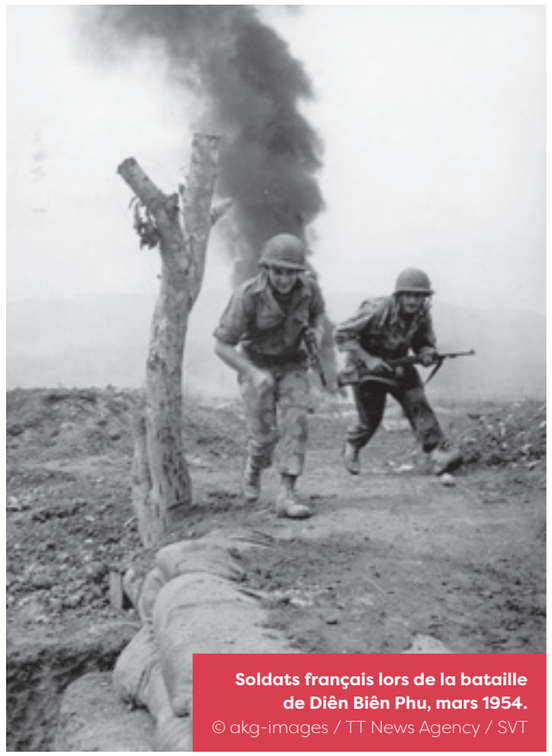
Mais les conditions de la guerre ont alors nettement changé, au profit d'une internationalisation qui donne au conflit une forte dimension « Est-Ouest » : la France sollicite l'aide des États-Unis alors que la RDV peut désormais compter sur l'assistance de la Chine populaire, devenue communiste. En France, l'effet de « bloc » envahit l'esprit des dirigeants, alors que l'opinion française ne s'intéresse guère à cette guerre du bout du monde. À la différence en effet de ce qui se passera plus tard en Algérie, les conscrits ne sont pas concernés : ils ne le seront qu'en fin de conflit, et encore sous la forme d'une menace jamais mise à exécution.

L'aide des États-Unis est sollicitée par Paris dès 1949, l'année de la signature du Pacte atlantique (OTAN), et prendra plusieurs formes, matérielle puis économique et, enfin, financière. Au départ peu onéreuse pour le budget français, même en période de reconstruction, la guerre coûte ensuite cher parce qu'elle n'aboutit pas : les États-Unis fournissent alors une aide en matériel militaire. Parallèlement, ils attribuent une aide économique aux États associés : ces derniers, issus de l'empire colonial, semblent constituer la formule d'avenir en Indochine. Enfin, comme membre de l'OTAN, mais engagée sur deux fronts, la France doit intégrer dans son budget sa part du réarmement européen, face à l'Est : mais c'est trop ! En 1952, Paris décide le transfert progressif aux États-Unis du financement de la guerre d'Indochine, son coût étant devenu « proprement insupportable » selon les mots du directeur du Budget. Opération financièrement réussie : en fin de conflit, la guerre d'Indochine coûte cinq à six fois plus que ce qu'elle coûtait à ses débuts, mais les États-Unis sont engagés sur environ 80% de ce coût en 1954, l'année de Diên Biên Phu.

L'aide de la Chine populaire semble *a posteriori* évidente. Le Vietnam se méfie certes, traditionnellement, de son grand voisin du nord, mais la proclamation de la République populaire par Mao Zedong, en octobre 1949, en fait un allié évident : le monde communiste s'étend alors, de manière continue, de l'Europe de l'Est aux frontières de l'Indochine, en passant par Moscou, d'où Staline, leader du camp communiste, a reconnu Ho Chi Minh. Après 1950, de fait, des moyens plus importants sont mobilisés : livraison de matériels militaires, récupérés en Chine même, où la guerre civile se termine à peine, ou en Corée, où le conflit bat son plein ; des officiers chinois de l'Armée de Libération conseillent leurs homologues vietnamiens en marge des grandes batailles, de Cao Bang à Diên Biên Phu. Parallèlement, des unités vietnamiennes peuvent y recevoir une formation et, éventuellement, se restructurer. En fin de compte, un certain équilibre des forces accompagne la montée en puissance des combats.

Le dernier combat

Le symbole, *a posteriori*, saute aux yeux : les premiers Français, amiraux ou aventuriers, étaient arrivés par la mer, devant Danang ou à Saïgon. Les derniers engagements, protégés par l'aviation, se sont déroulés dans les montagnes du nord. Comme pour beaucoup de grands événements, le lieu qui marquera l'histoire est au départ inconnu du plus grand nombre, y compris des chefs du Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient (CEFEO). La « Préfecture de la zone frontalière », en traduction littérale de son nom vietnamien, constitue en revanche un lieu prestigieux pour les Thaïs de la région, nombreux dans les montagnes du Vietnam, mais plus encore au Laos et, bien sûr, en Thaïlande : il fixe en effet le mythe d'origine de tous les peuples Thaïs (ou Taï). Il se situe d'ailleurs quasiment sur la frontière séparant le Vietnam du Laos – mais aussi près de la frontière chinoise, ce qui n'est pas sans importance pour la suite. Pourtant, il ne s'agit au départ, pour reprendre le langage militaire, que d'une « opération secondaire de couverture stratégique et à caractère local ».



Soldats français lors de la bataille de Diên Biên Phu, mars 1954.
© akg-images / TT News Agency / SVT

Plusieurs éléments se combinent pour donner à cette bataille un caractère stratégique. Du côté français, l'idée est de créer les conditions de cette « sortie honorable » à laquelle aspire Paris en Indochine. Le général Navarre, nouveau commandant en chef, a été nommé dans cet objectif : rendre crédible la capacité de la France à appliquer le programme soumis aux États-Unis en échange de leur aide – détruire le corps de bataille adverse (prévu pour 1955) et transmettre le reste aux « armées nationales » montées avec les nouveaux « États associés ».

Navarre dispose ainsi de plus de 450 000 hommes - dont 60 % environ pour les « armées nationales ». Mais ses moyens financiers restent limités alors qu'il a décidé de créer un « hérisson » à Diên Biên Phu, une forteresse imprenable sur laquelle viendraient s'abîmer les troupes ennemies. La bataille annoncée à Diên Biên Phu va se dérouler alors qu'une conférence des quatre Grands, réunie à Berlin du 25 janvier au 18 février, décide la convocation en juin, à Genève, d'une nouvelle conférence à laquelle la Chine se trouve pour la première fois associée. Simple, l'ordre du jour porte en effet sur la Corée et… l'Indochine, où les guerres sont terminées ou en passe de l'être.

Du côté vietnamien (RDV), l'occasion est unique, d'autant que Vo Nguyen Giap, ministre de la Défense, sera sur le site en personne et qu'un dispositif chinois est en place : Zhou Enlai, Premier ministre, sera à Genève, alors que Deng Xiaoping, proche de Zhou et secrétaire général du parti, restera à Pékin, en relation avec le général Wei Guoqing, qui dirige, à Diên Biên Phu, la mission militaire chinoise auprès de Giap, installé dans une casemate proche de celle du général Giap. La bataille elle-même, particulièrement violente, durera 57 jours (13 mars-7 mai). À Genève, le lendemain 8 mai, à l'initiative de la délégation soviétique, conduite par Molotov, la question indochinoise succède à la phase « coréenne ». La conférence de Genève s'achèvera le 21 juillet 1954.

Au-delà de la bataille

Pour un pays européen, la défaite est sévère. Sur le moment, l'opinion française comptabilise les morts, avec en tête l'image de la longue colonne de prisonniers, défilant vers les camps devant la caméra du cinéaste soviétique Carmen, ou bientôt les visages faméliques de ceux qui en sont libérés en septembre – sur 10 000 combattants 3 300 seraient revenus : certains sont morts sur la route ou auraient trouvé d'autres directions, car beaucoup de troupes « françaises » avaient été recrutées localement ou dans l'Union française. La RDV aurait perdu autour de 25 000 hommes, morts ou blessés.

Le colonel Ta Quang, vice-ministre de la Défense du Viet Minh, signe l'accord de cessez-le-feu; à droite, le diplomate français Jean Paul-Boncour, 21 juillet 1954.
© akg-images / TT News Agency / SVT

Le résultat de la guerre est aussi celui de la conférence de Genève : le cessez-le-feu obtenu, qui établit provisoirement deux zones de regroupement de part et d'autre du 17e parallèle, ne satisfait personne. L'histoire bégaye, comme un retour au dispositif imaginé en 1945 en marge de la conférence de Potsdam – le 16e parallèle. Mais aucun pays n'accepte la division de bonne grâce. Le rêve d'Ho Chi Minh d'indépendance du Vietnam ne trouve pas - encore - son aboutissement. Celui d'une fédération héritière de l'Indochine française non plus. Place aux États-Unis et à leur influence au sud-Vietnam et à une autre guerre, qui sera plus violente encore que la première !

Mais il reste le symbole. Pour l'Union française, Diên Biên Phu marque le début de la fin : l'insurrection algérienne se déclenche six mois plus tard. Pour le tiers-monde, la démonstration est faite de la fragilité de l'impérialisme. Il y avait eu 1905 et la défaite russe face au Japon, il y a désormais 1954. Une Asie nouvelle se met en place et le mot « Diên Biên Phu » se banalise, synonyme de victoire pour le faible face au fort, voire porteur de l'espoir d'un monde nouveau.

Le 10 février 1993, alors qu'en France trois films venaient de remettre l'Indochine en mémoire, le président Mitterrand saisissait l'occasion de son voyage officiel au Vietnam pour se rendre à Diên Biên Phu, contribuant à tourner cette page douloureuse des relations entre les deux pays. ■

La Rédaction

CHLOÉ DUVIVIER

Doctorante en histoire militaire contemporaine à l'Université de Lorraine, Chloé Duvivier consacre son travail de recherche aux officiers saint-cyriens ayant pris part à la guerre d'Indochine. Sa thèse « Une guerre de lieutenants ? Les officiers issus de l'ESMIA dans la guerre d'Indochine (1945-1954) » est financée par le ministère des Armées. Elle nous fait part ici de la richesse de ses échanges avec les vétérans.

Vous collectez la parole des anciens combattants de la guerre d'Indochine. Pouvez-vous nous présenter votre travail et sa finalité ?

Il me semblait essentiel d'interroger les officiers de cette période, de comprendre et consigner ce qu'ils ont vécu, vu et ressenti : à la remémoration et l'étude du passé s'ajoute en effet l'analyse d'un présent, où l'officier ayant achevé sa carrière juge et mesure le jeune lieutenant d'alors. L'« histoire vivante » permet d'outrepasser les vides et silences des archives institutionnelles. Cette démarche s'inscrit dans une étude d'histoire militaire et sociale, ou plutôt, d'une tentative d'histoire d'une génération d'officiers construite autour d'une question : la guerre d'Indochine est-elle vraiment « une guerre de lieutenants et de capitaines », comme la qualifiait, à son arrivée en Extrême-Orient, le général de Lattre ? Quel rôle ont-ils joué et, avant tout, qui étaient-ils ? Pour y répondre, j'ai constitué une base de données rassemblant les éléments biographiques de ces 3 800 officiers, issus des promotions de Saint-Cyr Nouveau Bahut (1945-47), Général Leclerc (1946-48), Rhin et Danube (1947-49), Général Frère (1948-50), Garigliano (1949-51), Extrême-Orient (1950-1952) et Maréchal de Lattre (1951-53). Cette base s'inscrit dans le programme de recherche ARES dirigé par le professeur Julie d'Andurain, directrice de thèse.

Par des études qualitatives et quantitatives, en entreprenant une démarche prosopographique *[NDLR : outil méthodologique permettant de cerner la composition d'un groupe, d'en observer les principales caractéristiques, les traits communs et les évolutions]*, il s'agit de faire une analyse fine des parcours de ces lieutenants sortis d'école et envoyés en Indochine.

Quels sont les points communs entre ces officiers ?

Ces officiers sont de la même génération : nés entre 1920 et 1930, ils ont grandi pendant la guerre, ont pour certains participé à la Résistance, ou se sont engagés pour les combats de la Libération. Ils ont, pour une majorité d'entre eux, un père ancien combattant de la Grande Guerre, voire officier, et pour certains, saint-cyrien. Ces origines familiales influencent grandement le choix de vie et la vocation de ces jeunes hommes à une époque charnière. Quelques-uns avouent d'ailleurs qu'ils n'imaginaient pas d'autre métier que celui des armes. Ce désir d'engagement leur est commun et croît face à l'embrasement de l'Indochine : il s'agit simplement pour eux de faire la guerre pour la France et son Empire, sans grand questionnement politique ou philosophique à leur jeune âge.

Entretiennent-ils des relations avec leurs anciens camarades de combat et participent-ils régulièrement aux commémorations de ce conflit ?

Certains ont totalement coupé les ponts avec l'institution militaire, à leur démission après la guerre d'Algérie ou plus tard, une fois reconvertis ou retraités. Ils sont devenus de parfaits civils anonymes, bien qu'un patriotisme demeure. Majoritairement, d'autres gardent un lien très fort avec leur promotion ou leurs camarades de combat. Mais l'Indochine n'est qu'une partie de leur carrière, certes fondatrice, à l'origine même de leur vie d'officier : pour certains, leurs expériences postérieures ont été plus marquantes. Plus rarement, cette guerre les a tellement marqués du fait de leur expérience personnelle qu'ils ne souhaitent pas en parler ou en faire état, ni publiquement ni intimement.

Comment perçoivent-ils l'attitude de la population française vis-à-vis de cette guerre ? Hier ? Aujourd'hui ?

À l'époque, cette guerre était particulièrement politisée par le Parti communiste en France. Mes interlocuteurs me parlent souvent de leur départ ou retour, depuis le port de Marseille. Les dockers s'en prenaient violemment à eux, aux cercueils de leurs camarades, ou faisaient grève et bloquaient le départ des bateaux. Ils racontent aussi les armes et munitions sabotées, les manifestations pour la paix au Vietnam, et les sympathies de la gauche française pour le Vietminh.

« Aujourd'hui, la guerre d'Indochine n'est pas méprisée ou méconnue. Elle est simplement ignorée » m'expliquait un vétéran. Et nous le savons : l'ignorance est le plus grand des mépris. Cette méconnaissance commence au sein même des familles où ce témoignage est parfois relégué aux archives d'antan et peu considéré. ■

Entretien avec le général Pierre Latanne, ancien d'Indochine.
© Droits réservés

POUR ALLER PLUS LOIN ET ÉCOUTER CERTAINS TÉMOIGNAGES

Office national des combattants et des victimes de guerre (ONaCVG)

LE MÉMORIAL DES GUERRES EN INDOCHINE

HAUT LIEU DE LA MÉMOIRE NATIONALE

Face à la Méditerranée, sur les hauteurs de Fréjus dans le Var, le mémorial des guerres en Indochine perpétue le souvenir des soldats morts pour la France dans la péninsule indochinoise, entre 1940 et 1954. Il donne des clés pour comprendre l'histoire de la présence française dans cet espace.

Inauguré par le président de la République en 1993, le mémorial des guerres en Indochine dessine un large cercle de 110 mètres de diamètre. Il est bâti sur les terrains de l'ancien camp Gallieni, qui était, sur la zone Fréjus–Saint-Raphaël, l'un des lieux de séjour des troupes coloniales durant la Première Guerre mondiale. Il s'agissait alors d'un carrefour stratégique pour les unités coloniales en transit. Le camp servit ainsi à l'entraînement, à l'acclimatation et à l'hivernage de ces troupes.

Haut lieu de la mémoire nationale du ministère des Armées, la nécropole recueille les dépouilles de 17 255 soldats identifiés, et de 3 152 soldats inconnus, tous « morts pour la France ». Le long du « Mur du souvenir » sont gravés les noms des 35 000 soldats dont les corps n'ont pas été retrouvés ou ont été restitués à leur famille.

Les corps de 3 515 civils ont été rapatriés des cimetières indochinois et reposent désormais dans la partie civile de la nécropole.

Un lieu cultuel destiné à la méditation et au recueillement a été aménagé dans le site, consacré aux quatre principales religions (chrétienne, musulmane, israélite et bouddhiste). Le mémorial est complété par le « Jardin du souvenir », à l'extérieur de la promenade circulaire,

Vue aérienne du mémorial des guerres en Indochine
© ECPAD

simple carré de terre délimité par des pierres blanches et destiné à recevoir les cendres d'anciens combattants.

Tous les 8 juin, la Journée d'hommage aux morts pour la France en Indochine est célébrée dans ce haut lieu. Un espace et un parcours de médiation mémoriels sont également proposés au sein du mémorial. Ils exposent le récit de la présence française en Indochine, de ses origines et de son expansion au XIXe siècle, jusqu'aux accords de paix de Genève du 21 juillet 1954.

Le parcours rappelle de manière chronologique les conflits en Indochine. Il identifie et présente les forces françaises engagées et explique les raisons de l'existence de ce lieu, à la fois nécropole et mémorial. Ce haut lieu de la mémoire nationale du ministère des Armées, géré par l'Office national des combattants et victimes de guerre (ONaCVG), assure ainsi la transmission historique et mémorielle au profit de la jeunesse, dans le cadre d'une politique de valorisation des sites de mémoire, tout en renforçant le lien armées-nation. Facteur de cohésion nationale, il répond aux attentes du ministère de l'Éducation nationale et de la jeunesse en matière de programmes scolaires et participe, à ce titre, à la formation des citoyens de demain. ■

Jean-Marc Le Page
Professeur d'histoire-géographie au lycée Kerraoul de Paimpol (22)

DES LYCÉENS À DIÊN BIÊN PHU

Deux groupes d'élèves du lycée Kerraoul de Paimpol, dans les Côtes d'Armor, se sont rendus à la découverte des lieux de mémoire de la bataille de Diên Biên Phu, au Vietnam, en 2014 et en 2020. À l'occasion du 70e anniversaire de la bataille, en 2024, le projet se poursuit avec un nouveau voyage mémoriel. Leur professeur revient sur les objectifs du travail mené depuis 2012.

Les objectifs de ce projet sont pédagogiques, puisque les lieux de visite sont liés aux programmes du lycée ; culturels, puisque nous participons à la promotion de la francophonie à travers le jumelage avec le lycée Nguyen Van Troi de Nha Trang ; civiques enfin, puisque la notion d'engagement est importante : les élèves multiplient les actions afin de financer un voyage nécessitant un budget conséquent.

La question de la mémoire est centrale. Il s'agit de revenir sur une guerre d'Indochine et une histoire de l'Indochine française largement oubliées. Les causes de ce « trou de mémoire » sont multiples : un conflit lointain, mené par des professionnels entre deux moments mémoriels forts, la Seconde Guerre mondiale et la guerre d'Algérie. Notre projet tente de faire sortir de l'oubli cet épisode important de notre histoire.

« Avant le projet Vietnam, je ne connaissais absolument rien sur la bataille de Diên Biên Phu. Aujourd'hui, avec le projet, je me suis découverte une grande curiosité pour la guerre d'Indochine » (Kaïna).

C'est d'autant plus important que cette région du monde est dynamique. Et c'est pourquoi le rapport avec la francophonie est également primordial : la France doit conserver un lien, aussi ténu soit-il, avec un espace indopacifique dont nous sommes fortement tributaires. L'approche est concrète, presque sensorielle, d'où le déplacement au Viêt-Nam. La démarche s'inscrit dans un travail de mémoire, mais aussi d'Histoire, et la proximité avec leurs pairs vietnamiens permet aux élèves de sortir d'une vision qui pourrait paraître trop franco-centrée.

Notre programme met l'accent sur l'ancienne présence française, encore visible dans l'architecture à Hanoï ou Saïgon, mais le projet est plus particulièrement construit autour de la guerre d'Indochine et de la bataille de Diên Biên Phu. Outre l'importance que revêt cet affrontement dans l'histoire de la relation entre France et Viêt-Nam, le lieu de la bataille reste en effet clairement identifiable.

Les élèves devant le monument Indochine à Dinan (22), le 8 juin 2023.
© JMLP

Un nouveau groupe, construit autour de la classe défense et sécurité globale du lycée, sera à Diên Biên Phu pour les commémorations du 70e anniversaire de la bataille en avril 2024. Nous y participerons, en association avec le lycée Luong The Vinh. Nous montrerons ainsi la vitalité du rapprochement franco-vietnamien au travers d'une initiative qui met en avant la jeunesse de nos deux pays.

« Grâce à ce projet, j'ai pu découvrir une partie majeure de l'histoire commune de la France et du Vietnam, trop peu connue. Je vais aussi voyager hors de France pour la première fois et m'ouvrir à une culture multiséculaire et multiethnique » (Lisa).

« J'apprécie la chance que j'ai d'aller au Vietnam. Ce voyage va tellement nous apporter humainement et pour notre connaissance » (Enora).

Durant leur préparation, les 31 élèves du groupe ont participé aux cérémonies départementales du 8 juin, à Dinan, devant le mémorial Indochine ; ils ont vu le documentaire du colonel Allaire, *Le Sacrifice*, en présence de son réalisateur, Philippe Delarbre, et reçu le témoignage de Philippe Germain, du Souvenir Français. Ils travaillent également à des présentations des différents sites, qu'ils exposeront sur les lieux mêmes.

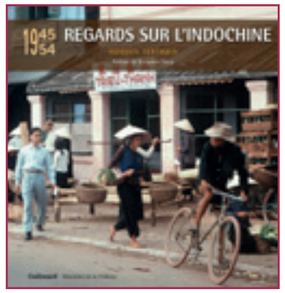
Ce long travail de préparation les aidera à mieux comprendre les enjeux de cette mémoire, si particulière, de l'ancienne Indochine française. ■

OUVRAGES

+ D'EXPOSITIONS
+ D'OUVRAGES
cheminsdememoire.gouv.fr

OPÉRATEURS EN INDOCHINE

Découvrez le précieux travail des opérateurs du Service cinématographique des armées (SCA), puis du Service presse information (SPI), pendant la guerre d'Indochine. Ces jeunes hommes, dont certains deviendront plus tard des grands noms de la Nouvelle vague, à l'image de Pierre Schoendoerffer et Raoul Coutard, se sont formés professionnellement lors de ce conflit. Munis de leur caméra Rolleifleix, ils fixent sur pellicule les combats, le quotidien des soldats mais aussi celui des autochtones, la société coloniale indochinoise et les paysages. Retrouvez au fil de l'ouvrage de précieuses analyses et mises en contexte d'Hugues Tertrais, ainsi que des images inédites, des affiches et des cartes originales.



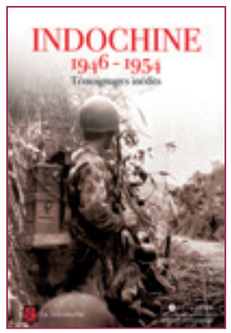
TERTRAIS Hugues, STORA Benjamin (préface), *Regards sur l'Indochine* (1945-1954), Gallimard, 2015, 156 pages, 15 €

SAUVETAGE EN INDOCHINE !

Le dernier tome de la série marque la fin des aventures indochinoises du sergent-chef Armand Baverel, pilote téméraire à l'humour acerbe qui a vraiment existé. Après avoir récupéré, épaulé par les Méos, peuple des montagnes du nord du Vietnam, des soldats australiens bloqués en Chine, le sergent-chef Baverel intervient à Diên Biên Phu. En compagnie de la célèbre médecin militaire Valérie André, Baverel apporte de l'aide aux blessés grâce à son « Éléphant Joyeux », premier hélicoptère moyen mis en service dans l'armée de l'Air. Une bande dessinée aux couleurs chatoyantes, qui raconte le calvaire vécu par le Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO), mais aussi la solidarité unissant les combattants.

PECAU Jean-Pierre, MAZA et FERNANDEZ Jean-Paul, Indochine T04, *La Vallée des six villages*, Delcourt, 2023, 56 pages, 15,50 €

QUATORZE RÉCITS SUR L'INDOCHINE



La guerre d'Indochine comme vous ne l'avez jamais vue, grâce à ces quatorze témoignages d'anciens du Corps expéditionnaire français en Extrême Orient (CEFEO). Réunis à l'initiative de La Sabretache, société d'histoire militaire, ces récits aux formats et thèmes variés permettent au lecteur d'accéder à des aspects méconnus du conflit, comme la présence de Vietnamiens combattant aux côtés de l'armée française pour l'indépendance de leur pays. Brillamment introduit par Jacques Valette, l'ouvrage propose une pluralité de documents inédits : archives, cartes, photographies, croquis et insignes. Loin des rapports officiels aseptisés, ces fragments de vie, de combats et de fraternité permettent au lecteur de créer un rapport plus intime avec l'Histoire.

Collectif d'auteurs, *Indochine* 1946-1954 Témoignages inédits, l'Artilleur, 2024, 254 pages, 23 €

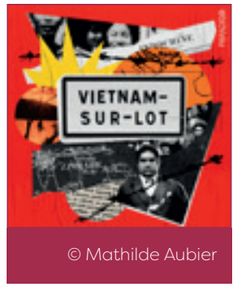
DIÊN BIÊN PHU EN 165 IMAGES

Dans ce bel ouvrage, l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD) raconte la bataille de Diên Biên Phu (13 mars-7 mai 1954) en 165 images célèbres ou inédites, issues de ses fonds. Le lecteur y découvre de magnifiques clichés mis en contexte par des dossiers thématiques sur le quotidien des photographes, l'opération *Castor*, la vie dans les tranchées, les opérations de reconnaissance ou encore la confrontation avec le Viêt Minh. Les commentaires historiques de Pierre Journoud permettent de faire dialoguer les clichés entre eux et de retracer, étape par étape, le dernier affrontement majeur de la guerre d'Indochine.

JOURNOUD Pierre, *La bataille de Diên Biên Phu*, ECPAD, 2024, 200 pages, 15 €

PODCAST

EN ROUTE POUR « VIETNAM-SUR-LOT »



© Mathilde Aubier

Avec le podcast « Vietnam-sur-Lot », revivez l'histoire du Camp d'accueil des Français d'Indochine (CAFI) de Sainte-Livrade-sur-Lot, où environ 1 200 personnes ont été rapatriées à partir d'avril 1956, deux ans après Diên Biên Phu. En 2009, Alix Douart a 9 ans lorsqu'elle découvre pour la première fois l'endroit où sa mère a grandi : un camp dans le Sud-Ouest resté sous administration militaire jusque dans les années 80. Plus tard, elle décide de mener l'enquête auprès de sa famille et des résidents toujours sur place, en les interrogeant sur la société coloniale, la guerre, le déracinement engendré par l'exil… Alix remonte le fil de son histoire personnelle et permet de faire entendre les voix oubliées de toute une communauté. Un magnifique projet audio à retrouver en 6 épisodes.

***Vietnam-sur-Lot*, série documentaire d'Alix Douart Sinnouretty (2023, 6 × 32 min), écrite avec Adèle Salmon et Suzanne Colin, disponible chez Paradiso Média.**

ÉVÉNEMENTS

HOMMAGE AUX COMBATTANTS

Crée par le musée mémorial des parachutistes de Lons, l'exposition « Diên Biên Phu : hommage aux combattants » est une belle manière de commémorer les hommes, toutes armes et unités confondues, ayant participé à la guerre d'Indochine. Plus de 400 photographies sont exposées, ainsi que de nombreuses ressources, comme par exemple des rapports officiels, cartes, journaux et objets. Une partie de l'exposition est consacrée à l'opération *Castor*, la plus grande opération aéroportée de la guerre d'Indochine, qui s'est déroulée du 20 au 25 novembre 1953, en prémices à la bataille de Diên Biên Phu. Un bel événement commémoratif adapté à tout âge, disponible jusqu'à cet été !

LES FANTÔMES DU TONKIN

Juin 1955. Un an après la bataille de Diên Biên Phu, le capitaine Paul Belmont est envoyé, seul, pour retrouver les tombes des soldats morts sur le champ de bataille. Sa mission durera un mois. Aux prises avec les intempéries et un terrain hostile, il identifiera huit soldats sur les milliers de dépouilles enfouies dans le sol de Diên Biên Phu. Basé sur le rapport rédigé par le capitaine à son retour, « Les Fantômes du Tonkin » raconte l'odyssée d'un homme seul au pays des morts et fait ressurgir la mémoire des soldats de la Guerre d'Indochine. En racontant leur destin, 70 ans plus tard, à l'aide d'images d'archives et de documents personnels, Patrick Jeudy ouvre le livre des morts et rend hommage à tous les combattants oubliés de la dernière grande bataille de l'armée française.

***Les Fantômes du Tonkin*, 52 min, production : Temps noir, réalisation : Patrick Jeudy, diffusion à venir sur France 5.**

FOCUS

AU CINÉMA, LES DERNIERS HOMMES

Inspiré d'une rencontre avec Jacques Perrin et adapté du roman *Les chiens jaunes* d'Alain Gandy, le film « Les derniers hommes » débute le 9 mars 1945, jour de l'assaut des Japonais contre les postes français d'Indochine. Le réalisateur David Oelhoffen y raconte l'histoire d'une colonne de légionnaires traquée par les Japonais, forcée de traverser la jungle afin de rallier les bases alliées à plus de 300 kilomètres. Pendant deux heures, le spectateur est immergé dans une nature aussi luxuriante qu'étouffante, qui métamorphose ces hommes au fur et à mesure qu'ils la traversent. Le casting mêlant acteurs, anciens légionnaires et non professionnels apporte de l'authenticité au récit. L'attente avant les courtes, mais intenses, scènes de combat est un élément clef de cette œuvre où le temps, transformé en une mesure étirable, n'a plus de sens que dans le présent. Une œuvre cinématographique à la photographie époustouflante qui questionne notre rapport à la liberté et dénonce l'absurdité de la guerre.

***Les derniers hommes* de David Oelhoffen, inspiré du roman *Les chiens jaunes*, sorti le 21 février 2024 au cinéma.**

Largage et atterrissage, photographie n°8 du reportage
« Parachutage sur Diên Biên Phu », 20-25 novembre 1953.
© Daniel Camus / ECPAD / Défense / Paris - musée de l'Armée,
Dist. GrandPalaisRMN / image musée de l'Armée

LA FIN DU CEFEO ?

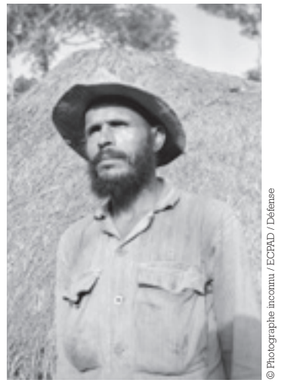
© Collection privée / akg-images

Soldats français capturés à Diên Biên Phu. Mai 1954.

La garnison française de Diên Biên Phu, qui a vu combattre au total quelque 15 000 hommes du corps expéditionnaire, ne représente que 3,3 % des 450 000 hommes que la France et ses alliés entretiennent en Indochine. Mais ce chiffre peine à restituer la réalité : les Français ont perdu 17 de leurs bataillons parmi les meilleurs, dont la quasi-totalité des unités parachutistes. Aux 3 000 morts de la bataille, s'ajoutent près de 12 000 combattants qui partent en captivité et dont les deux tiers ne reviennent pas, soit décédés dans les camps du Viêt-Minh, soit pour les soldats vietnamiens, « récupérés » après une période de « rééducation politique » plus ou moins longue selon le grade. Diên Biên Phu constitue donc une défaite majeure qui accélère la volonté « d'en finir » du gouvernement français. Ouverte à la fin du mois d'avril 1954, la conférence de Genève débouche sur un cessez-le-feu, signé le 21 juillet 1954. Si celui-ci acte la fin de la guerre d'Indochine, la partition du Vietnam en deux entités à hauteur du 17e parallèle et les questions non résolues portent en elles les germes des guerres à venir. Quant à la France, après avoir quitté le Nord-Vietnam au printemps 1955, elle dit définitivement adieu à l'Indochine un an plus tard, le 28 avril 1956.

BIOGRAPHIES

Adjudant Saïmi Abdallah Ben Ahmed



© Photographe inconnu / ECPAD / Défense

La garnison française de Diên Biên Phu, comme l'ensemble du corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient, comporte des tirailleurs originaires de l'Afrique du Nord. C'est le cas de l'adjudant Saïmi Abdallah Ben Ahmed, né au Maroc en 1916 et qui sert au sein des Tabors marocains pendant la campagne d'Italie, le débarquement de Provence et les combats des Vosges, où il est grièvement blessé. Après s'être remis de ses blessures, il intègre le 8e Régiment de tirailleurs marocains (8e RTM) et rejoint l'Indochine en mars 1947. Il effectue un premier séjour où il s'illustre de nouveau par ses qualités de chef de groupe et est de nouveau blessé. Lors de son second séjour, il est promu adjudant au feu. Il suit son bataillon à Diên Biên Phu, mais la « baraka » qui l'avait accompagné jusqu'alors le quitte : il trouve la mort le 31 mars 1954 lors d'une contre-attaque sur Eliane 2 pendant la bataille des « Cinq collines ». Saïmi Abdallah Ben Ahmed est titulaire de onze citations et est le parrain de la 206e promotion de l'Ecole nationale des sous-officiers d'active.

Insigne du 31e régiment du génie
© armée de Terre/Défense

Chef de bataillon André Sudrat

La bataille de Diên Biên Phu a rendu célèbre nombre d'officiers, bien souvent issus des parachutistes, Bigeard en est le symbole. Il en existe des centaines, moins connus, qui ont accompli tout leur devoir. Ainsi du chef de bataillon André Sudrat, qui commence sa carrière militaire comme Elève officier de réserve (EOR). En 1939, il est au 206e bataillon du génie de forteresse et défend l'ouvrage de Schœnenbourg. Il ne se rend que sur ordre formel du commandement, le 29 juin 1940. Sudrat est ensuite emmené en captivité et change plusieurs fois d'Oflag *[NDLR : Offizierslager. Camps de prisonniers de guerre destinés aux officiers durant la Seconde Guerre mondiale]*, notamment en raison de ses activités gaullistes et de ses déclarations antinazies. Il rejoint l'Indochine en 1949, où il s'illustre par ses qualités d'organisateur et de meneur d'hommes. Il est cité à l'ordre du corps d'armée par le général Salan, le 21 mai 1952, et à l'ordre de la division le 21 décembre 1953. Nommé à la tête du 31e bataillon de marche du génie, il rejoint Diên Biên Phu. Bientôt, il est désigné chef du génie du camp retranché. Pour son action, il est cité à l'ordre de l'armée, une citation qui vante ses qualités exceptionnelles, son « courage personnel indiscutable » et son activité « inlassable », en chef « animant ses équipes de sa foi et de sa volonté de servir ». Après sa libération, le 4 septembre 1954, il poursuit sa carrière au sein de l'armée et est promu colonel en juillet 1961. André Sudrat décède en 1986.

CAHIER DÉTACHABLE • LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE #N° 286 • PRINTEMPS 2024

Auteur : LCL Ivan Cadeau, docteur en histoire, chef du bureau Doctrine, opérations et enseignement au Service historique de la défense.
Composition graphique & Impression : EGCA - Tulle

EN COUVERTURE

Les Hussards, n° 297, Jacques Ernotte, peintre officiel des armées, acrylique sur toile, 1988.
© Jacques Ernotte / DELPAT / ministère des Armées

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

285
PRINTEMPS 2024

LA BATAILLE DE DIÊN BIÊN PHU

UNE PUBLICATION DU MINISTÈRE DES ARMÉES : SECRÉTARIAT GÉNÉRAL POUR L'ADMINISTRATION
DIRECTION DE LA MÉMOIRE, DE LA CULTURE ET DES ARCHIVES

UN CONTEXTE DE SORTIE DE GUERRE

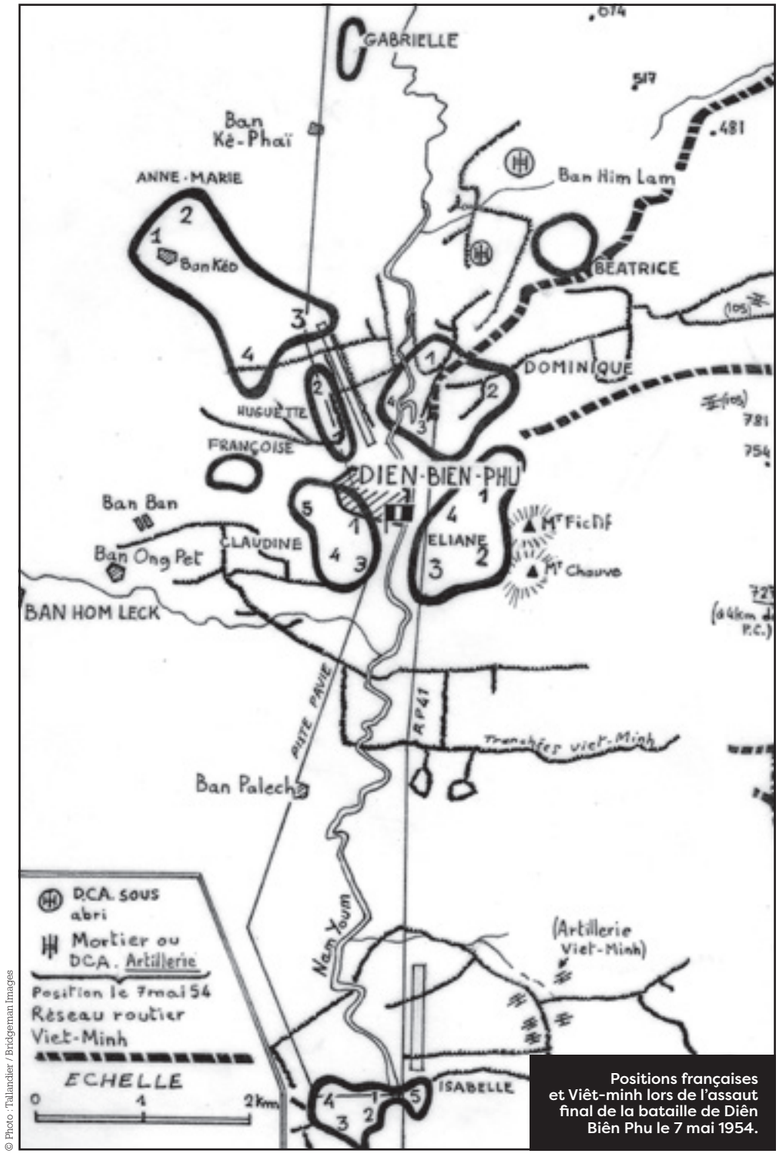
© Guy Defives/ECPAD/Défense

Progression de soldats dans les rizières vers le village de Thu Loi, 1951.

Au printemps 1953, la guerre d'Indochine entre dans sa neuvième année. Sur les plans politique comme militaire, force est de constater que la France est dans l'impasse et le conflit est devenu insupportable aux finances du pays. C'est dans ce contexte, où le gouvernement cherche une « porte de sortie honorable », qu'il nomme, au mois de mai, un nouveau commandant en chef, le général Navarre. Ce dernier conçoit un plan sur deux ans, 1953-1955, qui doit, à terme, amener la France en position de force à la table des négociations afin d'imposer sa volonté à son adversaire. Malheureusement, le Viêt-Minh et son outil militaire, l'armée populaire du Vietnam, appliquent leur stratégie propre et, à la fin de l'été, entreprennent de s'emparer de la partie du pays thaï et de sa « capitale » Laïchau, encore fidèles aux Français. Il cherche également à internationaliser la guerre en menaçant le Laos, que la France s'est engagée à défendre par le traité du 28 octobre 1953. Ainsi, contrairement à une idée répandue, la bataille de Diên Biên Phu n'est pas le résultat d'un quelconque « piège » – ni d'un côté, ni de l'autre, elle n'est que la conséquence des choix politiques et de l'adaptation des plans militaires de chacun des belligérants.

UN CHOIX STRATÉGIQUE COHÉRENT

Pour répondre au défi lancé par le général Giap, qui commande l'armée populaire, le général Navarre décide d'implanter une garnison française à Diên Biên Phu. Le Groupement opérationnel du Nord-Ouest (GONO), le nom officiel qui lui sera donné, a pour but de perturber l'offensive viêt-minh en pays thaï et d'empêcher ses divisions de pénétrer au Laos. Ce choix, cohérent, s'explique aisément : la simple lecture d'une carte montre que la plaine de Diên Biên Phu, qui mesure sensiblement 17 km dans son axe Nord-Sud et environ 8 km dans son axe Est-Ouest, est le seul endroit de la région à pouvoir accueillir une base aéroterrestre à partir de laquelle les forces françaises pourront « rayonner », selon l'expression de l'époque, et porter des coups au corps de bataille adverse. Depuis 1952, le concept de base aéroterrestre a fait ses preuves et, jusqu'alors, a donné satisfaction au commandement français. Le 20 novembre 1953, le général Navarre déclenche donc l'opération *Castor* et, au soir, après une journée de combat, 2 650 parachutistes français sont maîtres de la vallée de Diên Biên Phu. Dès le lendemain commence une intense activité, déployée par la garnison, pour faire de Diên Biên Phu une base inexpugnable. Progressivement, les forces françaises s'étoffent et atteignent 10 800 hommes à la veille de la bataille.



© Photo Tallandier / Bridgeman Images

Positions françaises et Viêt-minh lors de l'assaut final de la bataille de Diên Biên Phu le 7 mai 1954.

UN OBJECTIF DEVENU PRIORITAIRE POUR LE VIÊT-MINH

L'implantation d'une garnison française dans cet endroit isolé du nord-ouest du Vietnam offre au général Giap l'occasion d'affronter les Français et de remporter une grande victoire : il change ses plans et Diên Biên Phu devient donc l'objectif de la campagne d'hiver. Toutefois, à cette date, il n'a pas les moyens, notamment en termes de munitions, de mener une bataille prolongée. L'annonce faite à Berlin le 18 février 1954 que la conférence de Genève, prévue en avril et portant sur la paix en Corée, abordera également la question indochinoise, change la donne. Désormais, Diên Biên Phu devient une priorité : l'essentiel du corps de bataille de l'armée populaire est mobilisé, et cette dernière reçoit une aide accrue de son alliée, la République populaire de Chine, notamment dans le domaine de la Défense contre avions (DCA). Pour le Viêt-Minh, il faut arriver avec un atout majeur à Genève : la prise de Diên Biên Phu, quel qu'en soit le prix. Dès lors, la base aéroterrestre devient un camp retranché d'où les Français ne peuvent plus sortir. Le général Navarre n'a plus d'autre choix que de livrer le combat, dont l'issue est devenue incertaine.

La piste de Diên Biên Phu, 1954.

© akg-images

UNE LENTE AGONIE

Le 13 mars 1954, à 17h10, l'artillerie de l'armée populaire ouvre le feu sur l'ensemble de la garnison française, constituée de 3 sous-secteurs et de huit centres de résistance auxquels des prénoms de femme ont été donnés *(Béatrice, Gabrielle, Anne-Marie, Éliane, Dominique, etc.)*. La bataille peut être divisée schématiquement en trois phases. Dans la première, du 13 au 16 mars, le Viêt-Minh vise à interdire l'utilisation de la piste d'aviation qui constitue l'élément clé du dispositif français. Au cours de la seconde (30 mars-10 avril), il tente d'investir le cœur du camp retranché, le sous-secteur Centre : c'est la bataille des « Cinq collines » qui voit les deux adversaires se livrer de furieux combats pour la possession des *Éliane* et des *Dominique*. Pendant les périodes d'accalmie, l'armée populaire resserre son emprise sur le camp retranché par un système de tranchées et de boyaux qui étouffe progressivement la défense française. Enfin, du 5 au 7 mai 1954, le Viêt-Minh déclenche une attaque générale sur les positions françaises qui, affaiblies et manquant d'effectifs, tombent les unes après les autres. L'aviation française et la dizaine de chars du GONO se révèlent impuissantes à inverser la tendance. Le 7 mai 1954, à 17h30, les armes se taisent à Diên Biên Phu.